

SIMON LEYS ET CHARLES PARON FACE À LA RÉVOLUTION CULTURELLE

Lieux d'annonciation et constructions de l'événement

MICHAEL SCHAUB

Université libre de Bruxelles

mschaub@ulb.ac.be

Depuis les premières rencontres entre la Chine et l'Europe, au temps de Guillaume de Rubrouck et de Marco Polo, l'intérêt des Européens a certes varié en intensité, mais certaines périodes démontrent que leur fascination n'a jamais failli. C'est sans conteste le cas de la décennie de la « Grande révolution culturelle prolétarienne » (1966–1976) qui vit fleurir une production discursive particulièrement abondante dans les pays d'Europe occidentale et aux États-Unis, si ce n'est dans d'autres parties du monde : les journalistes tentaient sans cesse et au jour le jour de caractériser cette révolution d'un genre nouveau, les marxistes-léninistes encensaient un nouveau paradis communiste tandis que les rares touristes commentaient avec délice leurs voyages organisés d'autant plus excitants qu'ils étaient exceptionnels. Sans oublier le monde intellectuel – singulièrement français – qui se positionna bien souvent en faveur du pouvoir maoïste.

Actuellement, les travaux sur les représentations de l'Occident à l'époque de la Révolution culturelle se multiplient, comme en témoignent plusieurs ouvrages récents¹. Dans l'un de ceux-ci, Camille Boullenois conclut son travail basé sur les archives de l'ambassade française en Chine (de 1966 à 1969) par le fait que « trois hypothèses étaient privilégiées : la reprise du pouvoir par Mao, la lutte idéologique contre le révisionnisme et la préparation du pays à un conflit militaire² ». A l'évocation de la première hypothèse, c'est bien entendu la figure du sinologue belge Simon Leys qui apparaît, reconnu pour avoir été le premier à dénoncer, sur base d'une documentation particulièrement fournie, la Révolution culturelle comme une lutte de pouvoir entre factions.

¹ C. Boullenois : *La Révolution culturelle chinoise sous le regard des Français (1966–1971)*, Paris : L'Harmattan, 2013 ; et M. Chi, O. Dard, B. Fleury & J. Walter (dir.) : *La Révolution culturelle en Chine et en France*, Paris : Riveneuve, 2017.

² *Ibid.* : 202.

Lorsque sort en France en 1971 *Les Habits neufs du Président Mao*³, l'ouvrage est incompris voire vu comme fantasque. Il faudra attendre plusieurs années avant que Simon Leys ne soit considéré comme un précurseur, celui qui était « le seul à appeler un chat un chat⁴ » pour reprendre l'expression des sinologues Macfarquar et Schoenhals. Affirmer que la Révolution culturelle est une lutte de pouvoir au sommet de l'Etat n'était pas acceptable pour une bonne partie de l'intelligentsia française, ainsi que l'a décrit avec précision Philippe Paquet dans sa biographie consacrée à Leys⁵.

Cette analyse précoce sur la Révolution culturelle est conditionnée par le fait que Simon Leys vit alors à Hong Kong : cette position face à l'événement, spécifique par rapport à la majorité des commentateurs de la Révolution culturelle en France et en Europe, va induire une analyse singulière et isoler Simon Leys de son champ naturel, le monde universitaire.

Nous émettons tout d'abord l'hypothèse que cette situation d'annonce particulière va déterminer les possibilités d'écriture de l'auteur qui à leur tour permettent d'exprimer une représentation de l'événement « Révolution culturelle » à tout le moins marginale en Europe. Au-delà d'une prise en considération du positionnement de Simon Leys, cette position va être d'une influence déterminante sur les rapports même qu'il entretient avec l'événement. Dans un second temps, nous nous interrogeons sur les conditions de construction des représentations de l'événement, c'est-à-dire sur ce qui a rendu possible le positionnement original de Leys face à la Révolution culturelle.

Dans cette double optique, nous procédons à une comparaison entre *Les habits neufs* et un ouvrage du romancier belge Charles Paron qui publie en 1970 un essai sur la Révolution culturelle, intitulé *La deuxième Révolution de Mao Tsé-toung*⁶. Si ce n'est leurs situations particulières face à l'événement – Paron habite à Pékin, tout semble séparer les deux auteurs, à commencer leurs positions face à la Révolution culturelle : alors que Leys la condamne de manière absolue, Paron est particulièrement enthousiaste. Leurs vies elles-mêmes semblent à l'opposé l'une de l'autre.

Ainsi, Charles Paron, né en 1914, vient d'une famille pauvre de Bruxelles. Jeune, il vit de petits boulots, s'engage dans les Jeunesses communistes et est proche des mondes anarchiste et syndical. Il écrit des romans sur son enfance bruxelloise et

³ S. Leys : *Les Habits neufs du président Mao*, Paris : Champ libre, 1971.

⁴ R. Macfarquar & M. Schoenhals : *La dernière Révolution de Mao*, Paris : Gallimard, 2009 : 10.

⁵ P. Paquet : *Simon Leys*, Paris : Gallimard, 2016 : 262–301.

⁶ C. Paron : *La deuxième Révolution de Mao Tsé-toung*, Nivelles : Editions de la Francité, 1970.

sur ses voyages, décrivant la misère du monde. En 1959, il part vivre à avec sa famille à Pékin et travaille aux Editions en langues étrangères. Un roman sur la Chine des années 60, *Les vagues peuvent mourir*, obtient le prix Rossel en 1967, année lors de laquelle il revient en Belgique. Quant à Simon Leys, de son vrai nom Pierre Ryckmans, il naît en 1934 dans une famille de la bourgeoisie catholique bruxelloise. Son oncle a été gouverneur général du Congo. Jeune sinologue, docteur de l'Université Catholique de Louvain, il étudie également à Taiwan et à Hong Kong où il vit entre 1963 et 1970 avant de s'installer à Canberra. Il publie un premier livre sur la Chine contemporaine en 1971, *Les Habits neufs du président Mao*, qui sera suivi de nombreux autres. Quelques années plus tard, il deviendra la figure de l'intellectuel indépendant se battant contre la bêtise.

Dire la vérité de la Révolution culturelle

Face au surgissement de la Révolution culturelle, ils prennent tous deux la plume. L'écriture devient dès lors une nécessité : s'exprimant à la troisième personne, Simon Leys précise qu'il s'est trouvé poussé sous la pression de l'évidence issue des textes, des faits et des témoignages personnels qui l'ont quotidiennement assailli toutes ces dernières années à Hong Kong, à s'exclamer comme l'enfant du conte : « L'Empereur Mao est tout nu ! », alors même « qu'aucun intérêt ne [le] portait initialement vers les questions politiques⁷ ». De même Paron, qui note que « les moyens d'information sont donc plus que nombreux et cependant, les élucubrations les plus délirantes, les interprétations les plus échevelées sont monnaie courante, et vite dévaluées, un article chassant l'autre⁸ ».

Les deux écrivains ont donc l'ambition d'écrire la vérité sur le sens de la Révolution culturelle qui leur semble dévoyé en Europe. Leys dénonce ainsi ces « esprits généreux mais faibles qui, en Occident, rêvent de révolution sans comprendre qu'elle reste à réinventer sur place par ceux qui veulent la faire et ne saurait se cueillir comme une pomme mûre dans un verger exotique⁹ » alors que Paron ironise sur une soi-disant « cité secrète, découverte en 1965 à New York par un journaliste qui la situe à quatre-vingts kilomètres au nord-ouest de Pékin, que des canons flanqueraient, qui abriterait tous les dirigeants importants¹⁰ ».

⁷ S. Leys : *Les Habits neufs*, *op.cit.* : 19.

⁸ C. Paron : *La deuxième Révolution*, *op.cit.* : 9.

⁹ S. Leys : *Les Habits neufs*, *op.cit.* : 18.

¹⁰ C. Paron : *La deuxième Révolution*, *op.cit.* : 8.

Dire la vérité, certes, mais les écrivains préviennent : avec modestie, parce qu'« au bout d'un mois, de trois mois de Chine, on a tout en mains pour écrire un livre, de bonne ou de mauvaise foi. On a mille impressions. On a tout saisi, passé et présent. On sait. Six mois, un an après, on se met à comprendre que l'on n'a pas compris. On imaginait les choses tranchées à la hache et on s'aperçoit qu'il n'y a pas de hache.¹¹ » Leys n'est pas en reste, lui qui « ne croit détenir nulle certitude définitive. Il est conscient des limites de son information, des carences de son enquête et de la subjectivité de son point de vue¹² ».

Jouer la carte de la modestie n'est pas seulement une feinte : cela dit quelque chose du fait d'écrire à partir de Hong Kong ou de Pékin, de la fragilité du point de vue de l'auteur en décalage avec son potentiel lectorat, voire de la conscience que l'auteur a du péril potentiel (pour sa réputation, sa carrière, voire ses amitiés) de dire autrement l'événement. Marie-Anne Paveau note qu'« on n'aime pas celui qui apporte une mauvaise nouvelle, parce qu'il annonce des contenus malheureux, certes, mais surtout parce qu'il dérange l'ordre social et trouble le confortable déni qui fait tenir les sociétés¹³ » : la mauvaise nouvelle est d'abord à comprendre comme cette vérité, ce dire-vrai de l'auteur en rupture supposée avec l'instance de réception, étant bien entendu que « le sens d'un événement n'existe pas à priori, n'a pas de vérité en soi¹⁴ ». Au-delà de leurs oppositions quant au sens à donner à la Révolution culturelle, Leys et Paron se rejoignent donc à la fois par l'intention d'écrire une vérité qu'ils savent décalée et par la conscience du risque encouru. Comme le dit Philippe Paquet à propos des *Habits neufs*, ce sont des livres de « combat¹⁵ ».

Dire la Révolution culturelle au jour le jour

Dès lors, comment rendre son propos crédible, et affirmer que sa présence à Hong Kong ou à Pékin est un atout ? Paron délaisse le genre romanesque au profit d'un « journal quotidien de la révolution culturelle » telle que l'indique la couverture ; Leys abandonne l'ouvrage universitaire pour rédiger une « chronique

¹¹ *Ibid.* : 7-8.

¹² S. Leys : *Les Habits neufs*, *op.cit.* : 19.

¹³ M.-A. Paveau : « Ne tirez pas sur le messenger ! », <https://penseedudiscours.hypotheses.org/1182>.

¹⁴ P. Charaudeau : « La vérité pris au piège de l'émotion », *Les Dossiers de l'audiovisuel*, n°104, juillet-août 2002.

¹⁵ P. Paquet : *Simon Leys*, *op.cit.* : 269.

de la « Révolution culturelle » – et par la même occasion prend un pseudonyme afin de pouvoir publier l'ouvrage et travailler en même temps à l'ambassade de Belgique à Pékin (même si personne ne semble dupe).

Le journal ou la chronique sont aussi des genres étroitement liés aux lieux et aux moments des énonciations. Recueillis au quotidien, les faits et les informations sont assemblés de manière chronologique. A Pékin, Paron privilégie la description de son environnement immédiat, avec une distance d'études limitée par rapport à son objet. Le premier chapitre, intitulé « La rue », est consacré à ce quotidien forcément banal de la ville d'avant la Révolution culturelle : l'auteur démarre son journal par la description de son quartier, avant d'étendre son regard sur la ville et ses habitants. Il propose une visée pédagogique : expliquer, remettre en contexte, comme lorsqu'il constate la présence de « coutumes dépassées » telles que « les femmes aux pieds bandés » et « la natte imposée par les Mandchous¹⁶ ».

Le format des *Habits neufs* est explicité en début de parcours, Leys prenant le pli de « lui conserver sa forme originelle : les événements y sont simplement enregistrés au jour le jour, tels qu'a pu les saisir le champ de vision limité d'un individu pendant une période déterminée. Toute tentative de synthèse supposerait une sorte d'omniscience *a posteriori*, à laquelle ce modeste témoignage ne saurait en aucune façon prétendre¹⁷ ». Hong Kong n'est en effet pas le lieu d'observation idéal des « China watchers » pour rien : les informations venues de la Chine communiste sont nombreuses, via des voyageurs et des réfugiés, et l'on peut y trouver de nombreux exemplaires de journaux régionaux et nationaux. Ce sera la matière première de Simon Leys. Le terme de « chronique », à comprendre dans le sens historiographique de « recueil de faits », fait ainsi sens dans la mesure où la distance de l'auteur avec son objet lui permet d'avoir un cadrage idéal, ni trop éloigné ni trop proche.

Les sources d'information sont directement liées à l'environnement de chacun des auteurs, et vont induire deux formats proches l'un de l'autre, à la fois par l'intention et par les possibilités mêmes de l'écriture, et différents de par la nature essentielle des sources d'information. Celles-ci sont le nerf de la guerre : au-delà de ce qu'il voit, Paron base son propos sur des documents chinois (journaux, documents politiques) traduits par sa fille dans le cas où il n'y a pas de traduction préalable¹⁸. Mais là où Paron renforce la légitimité de son propos par des sources écrites, Leys en fera à la fois l'argument et la matière essentiels de son travail.

¹⁶ C. Paron : *La deuxième Révolution*, *op.cit.* : 22.

¹⁷ S. Leys : *Les Habits neufs*, *op.cit.* : 23.

¹⁸ C. Paron : *La deuxième Révolution*, *op.cit.* : 42.

Alors que le fait de vivre à Pékin était un argument utilisé par d'autres¹⁹, Leys démontre de fait son inefficacité. Les opposants aux *Habits neufs* ne s'y trompent pas, et Leys constate cruellement dans les *Annexes* à l'édition de 1972 que leurs connaissances de l'actualité chinoise étant trop indigentes pour leur permettre d'engager un débat sur le fond, les détracteurs de ce livre se sont contentés de chercher à la discréditer de façon globale et vague, en l'accusant d'être basé sur « des sources américaines et sur des ragots de Hong Kong²⁰ ». Et le sinologue de publier dans la foulée la liste des sources utilisées, essentiellement en langue chinoise.

La construction de l'événement « Révolution culturelle »

Les lieux respectifs d'annonce ont influé à la fois sur les intentions des auteurs et sur les possibilités d'écriture, mais les moments d'annonce ne peuvent pas non plus être négligés. Ainsi, à la fin de son journal, Paron indique que celui-ci se termine en mars 1967, et dans la postface qui suit, que « les pages qui précèdent sont datées. [...] Je n'ai pas voulu tricher par des ajoutes ou des coupes faites çà et là. Les événements ont suivi le cours prévu, ou qui leur a été imprimé. Un cours simple, celui de la confiance dans les masses, de « la ligne de masse de Mao Tsé-toung.²¹ ». Hors, son journal a été publié en 1970, et si Paron ne renie pas l'essentiel du texte une fois rentré en Belgique en 1967, il reconnaît qu'il s'agit d'un récit écrit dans un rapport étroit à l'événement en train de se faire. À l'inverse, la chronique de Leys est datée de février 1967 à octobre 1969. Le décalage est pratiquement total : les écrits des deux écrivains ne concernent pas les mêmes périodes. Les deux auteurs parlent-ils en réalité du même événement ?

Comme le souligne Jocelyne Arquembourg, « un événement est avant tout une rupture dans un ordre des choses. Rupture qui survient contre toute attente. Les événements sèment le désordre, ne peuvent être prévus ni anticipés²² ». Si l'incompréhension surgit, une demande de sens apparaît qui pourra être satisfaite par une mise en récit, qui est « une manière d'émousser le tranchant de l'événement, de le réinsérer dans un *textus*, le tissu narratif qui relie des acteurs, des causes, des motifs et des buts, etc.²³ ». Ce n'est qu'alors que l'événement devient

¹⁹ Par exemple, J. Esmein : *La Révolution culturelle*, Paris : Seuil, 1970.

²⁰ S. Leys : *Essais sur la Chine*, Paris, R. Laffont, coll. « Bouquins », 1998 : 225.

²¹ C. Paron : *La deuxième Révolution*, *op.cit.* : 207

²² J. Arquembourg, : *Le temps des événements médiatiques*, Bruxelles : De Boeck Univ., 2003 : 28.

²³ *Idem.*

tel, au terme d'un « trajet » : il ne nous est pas donné, mais il est d'abord une construction visant à donner du sens.

Ce que nous proposent Paron et Leys, ce sont donc deux mises en récit de l'événement, nécessaires pour rétablir une vérité qu'ils estiment bafouée. Les deux ouvrages démarrent ainsi par une mise au point qui leur semble indispensable afin de dégager le sens de leurs récits. Et de commencer chacun par donner une définition de la Révolution culturelle, introduction indispensable à ceux-ci.

Pour Paron dans l'introduction de *La deuxième révolution*, la révolution culturelle « balaie » « l'ultime excroissance de millénaires de lettrés soumis, qui eurent Confucius pour digne codificateur, sagesse en moins, mesquinerie en plus²⁴ », tandis que Leys commence le premier chapitre par ce passage devenu fameux :

La « Révolution culturelle » qui n'eut de révolutionnaire que le nom, et de culturel que le prétexte tactique initial, fut une lutte pour le pouvoir, menée au sommet entre une poignée d'individus, derrière le rideau de fumée d'un fictif mouvement de masses (dans la suite de l'événement, à la faveur du désordre engendré par cette lutte, un courant de masse authentiquement révolutionnaire se développa spontanément à la base, se traduisant par des mutineries militaires et par de vastes grèves ouvrières ; celles-ci, qui n'avaient pas été prévues au programme, furent impitoyablement écrasées).²⁵

Lutte de pouvoir d'un côté, lutte contre le révisionnisme de l'autre. Ces deux définitions ne sont pas contraires : le sens de la Révolution culturelle n'y est pas le même parce que, au-delà des situations d'annonciations respectives, leurs représentations du « monde chinois » sont différentes. Claude Romano souligne que « l'événement n'est rien d'autre que cette reconfiguration impersonnelle de mes possibles et du monde, qui advient en un fait et par laquelle il ouvre une faille dans ma propre aventure²⁶ ».

Le premier chapitre du « journal quotidien » de Paron inscrit ainsi la Révolution culturelle dans la continuité de la révolution communiste, s'opposant à « ceux qui veulent le monde immuable, [qui] contestent probablement encore que la Chine a fait des progrès immenses et donné une autre base à la société, qu'elle s'est tirée du borbier où elle s'enfonçait hier²⁷ ». Pourtant, Paron, venu « en Chine

²⁴ C. Paron : *La deuxième Révolution*, *op.cit.* : 18.

²⁵ S. Leys : *Les Habits neufs*, *op.cit.* : 13-14.

²⁶ C. Romano : *L'Événement et le monde*, Paris : PUF, 1998 : 169.

²⁷ C. Paron : *La deuxième Révolution*, *op.cit.* : 15.

pour travailler dans un pays socialiste, avec des camarades, pour aider dans une mesure quelconque à l'édification d'une société nouvelle²⁸ », se retrouve face à une « déception [...] née de la bureaucratie, de contacts avec des « mandarins », des « lettrés » ; elle ne peut être le fait du vrai peuple avec lequel on vit et dont on n'a jamais fini de découvrir les qualités²⁹ ». Durant son séjour de neuf ans à Pékin, il entretient une correspondance suivie avec son ami l'écrivain David Scheinert. Dans une lettre de 1965, il fait part de sa désillusion :

Moi, je croyais à l'égalité. Je ne les voyais ni trop grands ni trop petits, avec de l'admiration quand même. Je parle bien sûr de ce que j'appelle les mandarins, c'est-à-dire les bureaucrates, et non des paysans, pour lesquels ces bureaucrates sont pleins de condescendance, et auxquels ils enseignent la lutte des classes, parce que eux brûlent les bons livres, comme dans le temps on se tapait Confucius, jusqu'à le connaître par cœur.³⁰

La Révolution culturelle remet les pendules à l'heure : le parti « combat » la bureaucratie « depuis 1966 » et si le pays « a opéré un redressement énorme avec la prise du pouvoir en 1949, il continue à bâtir, il le fait vite, même s'il lui faut rejointoyer à l'occasion, décrasser avec une révolution culturelle prolétarienne³¹ ». Grâce à la Révolution culturelle,

Les bureaucrates mourront. Ils céderont, ils cèdent déjà la place aux éléments que forgent la classe ouvrière, la paysannerie rénovée. Les mandarins en question traînent derrière eux les appétits, les manières, la vanité conférée par trois mille ans de préséance aux lettrés, les vellétés de la petite bourgeoisie dont ils sont issus, et ils s'étaient arrogé bien des pouvoirs. Ils ne sont pas éternels. Ils mourront, comme meurent tant de choses au pays qui refaçonne ses modes de penser, qui essaie de donner naissance à l'homme pleinement homme, honnête, dévoué, altruiste, que ni les religions ni l'Union Soviétique ne sont parvenues à engendrer.³²

²⁸ *Ibid.* : 17.

²⁹ *Idem.*

³⁰ Lettre de Charles Paron à David Scheinert, 28 octobre 1965, p. 4 (Archives et Musée de la Littérature - Bruxelles : ML 5785/40).

³¹ *Idem.*

³² *Ibid.* : 18.

Si l'on en croit Paron, ce premier chapitre n'a pas été rédigé *a posteriori*, puisque l'auteur précise dans la postface que « les pages qui précèdent sont datées³³ », mais au plus tard en mars 1967. Cela revient à dire que sa position face à la Révolution culturelle n'a pas globalement évolué à partir de son départ de Chine, lui qui écrit en 1970 que « la révolution culturelle a élargi la participation de chacun à la révolution tout court. Et il est évident que sans elle, aucun régime populaire n'est assuré de durer dans la longue marche au communisme³⁴ ».

La thèse de Leys est évidemment fort différente : pour lui, à « l'issue de la « Révolution culturelle » [qui] a révélé le caractère archaïque et réactionnaire de son pouvoir³⁵ », Mao est devenu « à trois quarts de siècle de distance comme une sorte d'héritier de la vieille impératrice douairière Cixi³⁶ ». Du coup, « un revirement d'opinion s'opère en Occident, et c'est en foule que l'on se rend à sa Cour³⁷ » parce que « ces divers pèlerins rendent simplement un culte commun au *Pouvoir* (ou à ce qui leur en présente les apparences)³⁸ ». De manière provocatrice, Leys met donc dans le même panier l'ancien Empire et la Chine de Mao et accuse les Occidentaux de « chaque fois soutenir l'ordre pourri contre lequel ces forces [révolutionnaires] s'insurgeaient³⁹ ». Mais ce qui se dessine en creux dès les premières pages, c'est la sympathie naturelle de Leys pour les révolutionnaires, dont Sun Yat-sen⁴⁰ puis Mao Zedong.

Avec les « Cent Fleurs⁴¹ » se clôt l'ère constructive et révolutionnaire de Mao et commence la phase négative et rétrograde de son action. La répression dont il va désormais frapper toutes les forces vives de critique, de modernisation et d'ouverture, rappelle assez la politique aveuglément réactionnaire de l'impératrice douairière Cixi s'efforçant, au crépuscule de la dynastie mandchoue,

³³ *Ibid.* : 207.

³⁴ C. Paron : *La deuxième Révolution*, *op.cit.* : 211.

³⁵ S. Leys : *Les Habits neufs*, *op.cit.* : 18.

³⁶ *Idem.*

³⁷ *Idem.*

³⁸ *Idem.*

³⁹ *Ibid.* : 17.

⁴⁰ Sun Yat-sen est un homme politique et révolutionnaire considéré comme le père de la Chine moderne. Il a été le premier président de la république de Chine en 1912, après la chute de la dynastie Qing.

⁴¹ La « campagne des Cent fleurs » est un mouvement lancé par Mao en 1957 visant à permettre à la population et particulièrement aux intellectuels de critiquer le Parti communiste. La contestation est telle qu'un violent mouvement de répression s'en suivra.

d'exterminer la petite élite des intellectuels progressistes, disséminateurs d'idées modernes.⁴²

Les termes utilisés par Leys et Paron sont identiques, et pour cause : c'est le pouvoir devenu « archaïque et réactionnaire⁴³ » de Mao pour l'un, les pouvoirs des « mandarins⁴⁴ » chez l'autre. Pour Leys, ce pouvoir est comparable à celui de la déliquescence dynastie Qing, tout comme pour Paron il est comparable à celui de la Chine impériale depuis « trois mille ans ». Ils défendent donc tous deux la révolution, c'est-à-dire l'idée de révolution comme vecteur de progrès, mais leurs représentations de l'histoire de la Chine diffèrent. Paron considère que la révolution communiste crée une rupture absolue, ce qui ne l'empêche pas de noter avec dépit l'existence de traces de l'époque impériale.

Leys, au contraire, remarque dans un article publié en septembre 1966 que la révolution communiste de 1949 n'est que « la dernière phase d'un vaste mouvement d'évolution et de révolution dont l'origine remonte à l'affrontement qui opposa au milieu du XIXe siècle, la Chine aux puissances étrangères⁴⁵ ». Il ajoute, tout en reconnaissant l'existence de « la stabilité chinoise, cette « Chine éternelle » dont la civilisation, d'une continuité unique au monde, s'est développée sans interruption durant plus de trois millénaires⁴⁶ », qu'il n'est

Rien de plus faux que cette image d'une Chine immuable, éternellement figée dans l'observance pointilleuse d'une tradition contraignante. Continu ne veut pas dire identique, et ce que l'on a parfois pu prendre pour une répétition monotone de l'Histoire, était en fait une diversité que seuls l'éloignement de notre œil et l'insuffisance de nos connaissances nous empêchaient de percevoir.⁴⁷

« En ce sens, dit-il, on pourrait presque dire que la Chine fut moins un ensemble politique, territorial et racial, que l'histoire d'une certaine conception de l'homme dans ses rapports avec l'univers⁴⁸ », la Chine n'étant dès lors « qu'une étape intermédiaire entre l'homme et l'univers [...]. Autrement dit, le pays ne se définit

⁴² S. Leys : *Les Habits neufs*, *op.cit.* : 32.

⁴³ *Ibid.* : 18.

⁴⁴ C. Paron : *La deuxième Révolution*, *op.cit.* : 18.

⁴⁵ P. Ryckmans : « Chine nouvelle ou Chine éternelle ? », *La Revue Générale* 1966 : 57-77, p. 58.

⁴⁶ *Ibid.* : 64.

⁴⁷ *Ibid.* : 65.

⁴⁸ *Ibid.* : 67.

et ne se justifie qu'en tant qu'il est *médiateur d'universalité*⁴⁹ ». Et c'est là, dit Leys, après la rencontre avec l'Occident au XIX^e siècle qui remet en question « son identité spirituelle⁵⁰ » puisque « la Chine ne se présenterait plus que comme un pays parmi d'autres⁵¹ », que le marxisme aurait un rôle à jouer en tant qu'

Idéologie intéressant la totalité de l'homme – et non pas sa seule activité politique – et dépassant le cadre étroit des nationalismes – cadre auquel, par toute sa tradition d'humanisme universaliste, la culture chinoise répugnait profondément –, le pays qui parviendrait véritablement à réaliser et incarner cette doctrine, deviendrait naturellement médiateur d'universalité pour l'ensemble du monde et son influence s'étendrait sur l'univers, non pas à la manière d'un impérialisme agressif et conquérant, mais par rayonnement « missionnaire » et attraction centripète.⁵²

Dans cet article, rédigé avant le lancement public de la Révolution culturelle, Leys escompte dès lors que « tous les bouleversements auxquels la société, les habitudes de vie et de pensée, les institutions et les diverses manifestations de la culture sont aujourd'hui soumises, pourraient, si extrêmes et radicaux soient-ils, être considérés moins comme une rupture avec le passé, que comme une de ces innombrables métamorphoses⁵³ ».

Conclusion

Les positions et les écrits de Simon Leys et de Charles Paron à propos de la Révolution culturelle semblent à l'opposé les uns des autres. Pourtant, une première analyse montre que leurs intentions étaient semblables, et que celles-ci, dans des situations d'énunciation proches, ont produit des ouvrages comportant des similitudes sur la forme.

Philippe Paquet constate avec raison que « les témoins privilégiés, ceux qui avaient vécu *sur place* la Révolution culturelle, le nez collé sur les événements,

⁴⁹ *Idem.*

⁵⁰ *Ibid.* : 70.

⁵¹ *Ibid.* : 69.

⁵² *Ibid.* : 71.

⁵³ *Idem.*

ne tarissaient pas d'éloges⁵⁴ » : l'absence de distance, tant physique que temporelle, a été un facteur déterminant en ce qui concerne Paron. Mais l'analyse de la construction de l'événement a permis de montrer qu'il s'agissait d'abord d'une différence de représentations préalables à la Révolution culturelle. Autrement dit, les représentations que Leys avait de l'histoire de la Chine alliées à sa présence à Hong Kong lui ont permis d'analyser le surgissement de l'événement d'une *autre* manière, et de pouvoir exprimer une vérité qui ne fera consensus que plusieurs années plus tard.

En ce qui concerne Paron, s'il paraît aujourd'hui évident que son analyse de la Révolution culturelle était erronée du point de vue d'où nous nous situons aujourd'hui, elle permet cependant de comprendre le cheminement intellectuel qui a poussé de nombreux étrangers à soutenir sincèrement la Révolution culturelle, à la fois dans une représentation de la révolution communiste comme rupture radicale et dans une méfiance du pouvoir représenté par la bureaucratie du régime maoïste mais vue comme une survivance de l'ancien régime impérial.

⁵⁴ P. Paquet : *Simon Leys, op.cit.* : 274.